

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'apprécie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUÉBEC, JEUDI 11 NOVEMBRE, 1858.

No. 30.

Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement, et d'en donner quittance.

Nos abonnés qui ne recevraient pas *L'Observateur* sont priés de nous avertir.

On a besoin pour ce journal d'agents actifs à la campagne.

LA PRESSE.

Depuis que Gutenberg répandit sur le monde, cette seconde lumière qu'on appelle la Presse, un grand procès est en litige. Intenté contre le maître, il se continue contre les disciples. Toutes les intelligences y ont pris part, et l'univers attend encore la suprême condamnation ou l'irrévocable triomphe de la première puissance humaine. Non, nous nous trompons : après une épreuve de trois siècles, le jugement est prononcé. Du mal et du bien produits par la Presse, les juges ont fait deux lots qu'ils ont placés dans deux balances. Le mal dans celle de gauche, et le bien dans celle de droite. Celle-là est comble, celle-ci déborde. Le mal règne, mais le bien triomphe. La tempête grondait, mais le progrès s'avance et suit les nuages. L'idée rayonne, illumine et frappe le monde ; mais l'humanité se cicatrise. Les faits s'accomplissent.

Fiat lux.

Nous en convenons, la Presse a fait beaucoup de mal, en fait encore et en fera toujours ; c'est dans l'ordre, dans la nature des œuvres humaines ; mais aussi, quel bien immense n'a-t-elle pas opéré, n'opère-t-elle pas journellement, et ne peut-elle pas opérer ? La Presse est une hache ou un flambeau ! Une hache pour les tyrans et leurs *peut-être* ; un flambeau pour les citoyens libres et honnêtes. Pour s'en convaincre il suffit d'étudier les allures de la Presse en ce pays.

Entre les mains des Corrupteurs, la Presse est devenue l'esclave de la corruption publique du peuple ! Le mensonge fait sa force ! Elle n'éclaire point le peuple, elle soutient à droite et à gauche ceux qui la paient ! C'est une bacchante qui, ayant mis de côté tout honneur, a perdu sa raison ! Elle n'a plus un temple, mais une boutique ! A la place des principes, elle achète, étale et vend des consciences ! Pour elle, le journalisme n'est pas une profession libérale, un art, mais un vil métier ! Cette Presse porte inscrits sur son enseigne, ces mots. *Libéral-Conservateur* ! Pour devise elle a pris ce

verset politique qu'elle adresse, chaque jour en forme de prière, aux victimes qu'elle trompe, qu'elle pille, qu'elle déshonore et dont elle se moque :

“ Apportez tout de chez vous chez nous, N'emportez rien de chez nous chez vous.”

C'est elle qui bénit les fraudes, les mensonges, les parjures des hommes publics ! C'est elle qui a peur de la vérité, la cache ou la dénature ! C'est elle qui accuse la démocratie de tous les crimes dont le *libéral-conservateur* est seul la cause ! C'est elle qui flétrit, arrête ou bayonne tout ce qui aspire à la vertu, tout ce qui marche vers le progrès, tout ce qui invoque la liberté ! Enfin c'est elle qui par son mutisme et sa servilité soutient ceux à qui le peuple doit tous ses maux !

Voilà, en peu de lignes, une légère partie des maux irréparables que nous devons à la Presse *libéral-conservatrice*.

Dans notre prochain numéro, nous tâcherons d'indiquer quelques moyens indispensables pour combattre et détruire, ou du moins, corriger cette Presse *libéral-CORRUPTICE*.

LA VÉRITÉ

“ Aujourd'hui, le peuple, c'est un troupeau conduit par quelques privilégiés comme vous, comme moi, messieurs, qu'on nomme électeurs, puis par quelques autres privilégiés encore qu'on salue du titre de députés.”

Ledru-Rollin.

Malgré toutes les différences politiques, il n'y a que deux partis : celui de la corruption et celui de la réforme. Le premier rampe, le second marche et le peuple imite toujours celui de ces deux partis qui le guide. Or vaut-il mieux qu'il marche ou vaut-il mieux qu'il rampe ? vaut-il mieux qu'il meurt ou vaut-il mieux qu'il vive ?

“ Il faut qu'il marche ; il faut qu'il vive !”

Tout le monde le dit, tout le monde le veut ! Eh ! bien nous déclarons que jamais le peuple Canadien n'a plus souffert moralement et matériellement qu'aujourd'hui ! Ceci n'est pas une fable, mais un fait attesté par vingt mille estomacs qui demandent du pain, et dix mille ossements qui, depuis un an, cherchent du travail ! Tout le monde crie, s'agite, menace, mais personne ne s'avance et n'agit ! Faut-il donc tant souffrir pour pouvoir jeter

un cri ? Quelles souffrances morales, quels affronts, quelles blessures faut-il donc endurer pour obtenir justice ? La coupe ne déborde donc point ?

A juger le peuple par son silence, on le dirait riche : la misère l'a rendu insensible !

Certes, la misère du peuple est aujourd'hui bien grande, bien profonde, bien terrible, mais son apathie, mais sa patience à tout endurer l'est d'avantage ! C'est un grand malheur de voir des ouvriers, naguère dans l'abondance, devenir mendiants ; mais c'est un plus grand malheur de les voir accepter en silence le sort désolant que leur ont fait ceux qui les exploitent. La faim s'apaise, mais l'infamie est ineffaçable !

Jusqu'à quand, dirons nous aux ouvriers, laisserez-vous quelques spéculateurs égoïstes, vous enlever tranquillement, le pain de vos familles ?

Vous vous plaignez des taxes ! et vous allez réclamer comme maire un homme qui avec Hall, LeMoine et Andette fait ériger la Halle Champlain pour laquelle £1900 ont déjà été demandés, vendredi dernier, pour des ouvrages *extris* !

Vous criez : “ A bas la corruption !” et le premier concubinaire qui montre un gros son, achète son élection ! Vous criez : “ Il faut du travail ! il faut du pain !” Mais pourquoi reportez-vous au pouvoir ceux qui vous tiennent dans la misère ?

Jusqu'à présent, ces hommes vous ont trahis, puis vendus et livrés comme des bêtes de somme ; faut-il donc pour vous décider à vous faire respecter, pour obtenir justice ; qu'on vous mène en laisse comme des chiens ? Eh ! bien, on s'y prépare ! Seulement, au lieu d'aller à la chasse vous irez au cimetière !

LE BANQUET RÉFORMISTE

Le grand banquet offert à l'administration Brown-Dorion a eu lieu jeudi dernier, 4 novembre, à Montréal, et 700 convives de toutes les parties de la province y ont pris part. On remarquait, parmi eux, les représentants les plus distingués de la Presse et de la Législature.

Les devises les plus significatives placées entre les drapeaux, résument pour ainsi dire le programme des Réformistes. Les voici :

“ Les principes et non les hommes, — Be united, — Education du peuple, — Commerce et industrie, — Equal rights and equal justice, —

Welcome, — Honesty is the best policy, — Paix aux honnêtes gens de tous les partis, — Responsabilité officielle, — Dulcis est fructus post multa pericula doctus, — Civil and religious liberty, — Manufacture et agriculture, — Nos institutions, notre langue et nos lois, — Freedom of speech, — L'honnêteté est la seule base solide de la fortune privée et publique, — Liberté de la Presse, — Au mérite les places publiques, — Union is strength, — Réforme et progrès, — Soyez les bien venus, — Administrative reform, — Purity of elections, — No shuffling, — Our Queen, our country, — Justice shall triumph, — Si le talent commence les réputations, c'est la moralité qui les consolide, — Honest men for us, — Respect à la constitution, — Fidelity to principles, — Welcome."

Nous regrettons que le manque d'espace nous empêche de reproduire les discours prononcés en cette occasion, et, surtout, la lettre de l'honorable Louis Joseph Papineau. Le jugement porté sur le gouverneur Head et ses satellites fut approuvé par des applaudissements frénétiques qui prouvèrent jusqu'à quel point la présence de l'ancien défenseur des idées démocratiques, eut échauffé les esprits. Tout le monde s'accorde à dire que ce banquet est le coup de mort donné au parti des corrupteurs. Les citoyens de Montréal ont fait leur devoir, que ceux de Québec les imitent.

Les journaux vendus et particulièrement le *Canadien*, contiennent les attaques les plus sottes et les plus vulgaires contre l'organisation du banquet. Le papa de la fusion ne pouvant plus être journaliste impartial, se fait cuisinier! Il trouve les mets détestables, et la prohibition des liqueurs un fait absurde! Une autre fois, pour faire plaisir à Trépassé, M. Comte chargera de *mortices fumées* la table des Réformistes! Ne faut-il pas respecter un peu la fusion!!!

A. NOS ABONNÉS.



Nous prions nos abonnés de ne point prêter l'*Observateur*. Chaque personne à qui l'on prête le journal est un abonné qu'on nous enlève; et, si tous nos abonnés agissaient ainsi, ils y perdraient autant que nous parce qu'inévitablement nous serions obligés de cesser la publication de notre journal. Nous ferons remarquer que ce sont presque toujours les personnes qui peuvent payer cinq chelins d'abonnement qui vont quêter l'*Observateur* chez nos abonnés. Chaque fois qu'un de nos articles flagelle leur parti, l'*Observateur*, suivant eux, ne vaut rien; mais nous faut-il frapper le parti opposé, oh! alors l'*Observateur* est superbe! Il faut l'emprunter! Allons! allons! messieurs les mendiants de journaux, soyez plus libéraux et moins conservateurs!

VAUT MIEUX TARD QUE JAMAIS.

Les citoyens sont décidés à ne plus souffrir dans la Corporation un seul corrupteur! A une assemblée qui a eu lieu mardi

soir à Saint-Roch, tous ont unanimement promis d'employer toute leur influence pour épurer le Conseil-de-Ville. Les divers orateurs qui ont parlé ont fait voir jusqu'à quel point de misérables intriguants ont perdu le crédit de la cité, ruiné les citoyens, et quel déficit énorme existe dans les finances municipales.

Quand on connaît toutes les fraudes, les dilapidations commises par la plupart des conseillers actuels on rougit de voir que des compatriotes se dégradent jusqu'à jouer le public aussi indignement que l'ont fait la plupart de nos édiles.

A cette assemblée on a choisi un comité de réforme municipale et de surveillance.

Au Conseil-de-Ville, comme ailleurs, il faut un lavage complet.

COMBAT DE DEUX CONSEILLERS.

Si je prends mon sabre de bois, mon pistolet de paille!!!

Faut-il le dire? nous avons eu le malheur de ne pas pouvoir assister à la dernière séance du Conseil-de-Ville? Tout le monde s'accorde à dire que de toutes les séances du Conseil, celle de vendredi dernier a été la plus extraordinaire. Nous devons à l'obligeance de quelques témoins, le court mais fidèle récit des incomparables procédés qui l'ont couronnée.

Voici les faits:

M. Audette, ayant voulu induire ses collègues à voter une somme de £1900 réclamée par M. Peters pour des *actus* faits par ce dernier à la halle Champlain; M. Rhéaume secondé par M. Gauvreau, proposa de remettre à huit jours, la considération du rapport de M. Audette. Celui-ci craignant de se voir refuser la somme de £1900, se leva indigné. Dans un discours plus ou moins épicé, il parla si bien que M. Gauvreau à son tour, se leva et lui rennit *œil pour œil dent pour dent!*

Enfin, la bataille a été... écumante, et, jamais de mémoire de conseiller, on n'a vu deux pères de la cité se battre avec autant d'acharnement à coups de langue.

On ajoute que M. Audette a envoyé un cartel à M. Gauvreau qui lui a fait réponse qu'il ne se battait point en duel, mais que comme aux Travaux-Publics, il avait appris à faire le *tour du bâton*, il se proposait de bâtonner M. Audette!!!

Voilà où en sont aujourd'hui les combattants. Il est plus que probable que nous aurons bientôt de nouveaux exploits à raconter. . . .

REQUÊTE.

A. MESSIEU LE BONHOMME BABY.

Mon bon chair mesieu,

J'mets la main-ta plume pour m'informer de l'état de votre chair santé épi pour vous faire assavoir de nos nouvelles qui sont bien mauvaises. J'su t'eun' pauvre veuve que ta la tête de huis enfants dont le plus petis à quinze ans. Le plus vieux qué

charpenqué a pas travaillé de l'été. Les autres on pas pu trouvé de l'ouvrage non plus.

Hier j'ai don dis au plus vieux de mè garçons:

Jos, va don trouvé le bonhomme Baby, taide bain qui t'donnera de l'ouvrage dans son chemin de fer du nord!

"Le bonhomme Baby, qui m'dit, c'est un vieux blagueux, qui fra jamais ce chemin là!"

J'vous dis que geaie resté baite de voir qui parlait si mal de vous qui avez si bain cordé lé buches quand vous avez fourré le bois pour le parc, jusqu'à même faire bain de banqueroutes s'qui, dieu merci, vous a pa empêché de bain vivre et de bain dormir. Mé stégal j'cré pas ça que vous nous vendé la ville au grand... comment sque vous épélez ça? J'cré pas ça non plus que vous engagé pour travaillé aux qués que dé gai qui sont privilégiés comme dit Jos. J'cré pas non plus que vous avez plus de commi et de... c'é tanant que j'peux pas déchiller l'anglais astheur, moé qui l'parlais si bain quand j'étais p'tite!—de fours mannes, c'é ça!—Pour que j'creille a toutes c'é mentries là, faudra que vous avez changé d'sentiment et que vous mettiez d'côte ma suplication.

Avec ça je demeure en vous souciant de fair le chemin de fer du nor avant vot'mort, et de donné un p'tit brin d'ouvrage à Jos.

BABY-LIARD.

JUGEMENT PORTÉ SUR QUELQUES LIBÉRAUX-CONSERVATEURS, PAR UN DE LEURS PARTISANS.

"Belle tête, dit-il, mais de cervelle point."

La fontaine (Le regard et le buste.)

M. B. se rencontra dernièrement avec M. C. Le premier appartient au parti de la réforme, le second suit la charrette ministérielle (on ne dit plus le char, c'est illogique). On parla politique; M. B. stigmatisa les ministres, et M. C. les défendit de manière à prouver bientôt à M. B. qu'il n'avait pas inventé la poudre à canon. Ce dernier, voulant rire aux dépens de B. résolut de lui faire dire le contraire de se qu'il soutenait avec tant d'opiniâtreté.

—C'est assez nous chicaner à propos de politique, fit M. B., parlons des hommes publics. Que dites-vous de M. Cartier?

M. C. lit le savant.

—M. Cartier, dit-il, grosse tête d'homme!

—Oui, mais c'est un traître!

—Ah! oui se t'un traître, par exemple.

—Et M. Allyn!

—M. Allyn! grosse tête d'homme encore ça!

—Oui, mais c'est un honorable corrupteur de citoyens!

—Cé vrai ça par exemple.

—Et M. Baby?

—Grosse tête d'homme encore ça.

—Oui, mais c'est un vieux renégat politique.

— Ah ! oui, pour ça, oui.
— M. B. fit passer ainsi toutes les notabilités sinon toutes les respectabilités du *petit parti libéral conservateur*, et à tous M. C. donna une *grosse tête d'homme* et, sans s'en douter, approuva tous les vices que leur attribuait M. B. et qui leurs sont propres.

MM. LANGEVIN ET BABY.

— B. Eh bien ! eh bien ! quelles nouvelles, mon *cher* Langevin ?
— L. Quelles nouvelles ! D'abord me voilà réélu maire...
— B. Pas encore mon cher !
— L. C'est comme si je l'étais ; Hall est pour moi, et ceux qui auront payé leurs taxes pourront seuls voter !
B. Bien ! Mais mon cher, il ne faut pas que tu travailles pour toi seul. Il faut m'aider un peu. Entre amis il faut s'obliger ! D'ailleurs tu es encore mon débiteur.

L. Oui, oui, je suis de votre avis : *Aide-toi et...* Baby l'aidera !

B. Ainsi, mon cher, c'est convenu, j'achète ton élection comme maire, et, en revanche, en faisant construire des quais inutiles, en *démolissant la Halle Champlain*, en faisant élargir la rue Saint-Jean (tu as un siècle pour ce dernier travail !) tu détournes les £300,000 que les Québécois veulent et ont droit de réclamer sur les fonds de l'emprunt municipal. Par ce moyen la compagnie du chemin de fer du Nord se contentera de gaspiller pour le moment les douze mille cinq cents livres des citoyens !

L. Bah ! ce n'est qu'une bouchée !

B. Non, c'est une pillule !

L. Oui une pillule dorée !

B. Ainsi, entre nous c'est *à la vie et à la mort* !

L. Oui, foi de *libéral-conservateur* !

NOUVELLES.

— C'est avec plaisir que nous apprenons que les citoyens de la municipalité de Saint-Sauveur ont décidé de faire un emprunt de \$96,000, pour hâter la construction du Chemin de Fer du Nord. Seulement, ils veulent qu'on leur accorde le privilège d'employer cette somme à construire eux-mêmes une partie du chemin !

Cela est très juste, et si toutes les municipalités décidaient ainsi, se serait peut-être le seul moyen d'échapper aux grilles de Baby et de ses associés.

— Il paraît maintenant certain que M. Alley, va être *tricorné* ou plutôt va se *tricorner* juge. Allons en voici encore un qui se paie de ses propres mains !

Badinage à part, si cela continue, le Palais de Justice va devenir un hôpital de ministres ! Nos invalides politiques comme Alley, sont les enfants *gâtés* de la patrie !

— Nous apprenons qu'une assemblée nombreuse des électeurs du quartier Saint-Louis a eu lieu lundi soir à l'hôtel Clarendon et que des résolutions énergiques contre la

candidature du maire Langevin y ont été passées unanimement.

C'est bon signe.

— Le Parlement Canadien est prorogé au 11 décembre prochain.

— Nous avons vu des listes couvertes de noms les plus influents et les plus respectables de la ville ; ces listes doivent être présentées à M. Joseph afin de l'engager à contester la candidature de M. Lanvevin.

A propos de ce dernier il est bon que les électeurs se rappellent qu'il ne se cramponne à la mairie que parce que cette charge jointe à celle de député, est pour lui, le seul moyen de subsister !

Les *yankés* appelle un homme de ce calibre : *a louffer* ! mais en Canada, on le nomme : *libéral-conservateur* !

AU CORRESPONDANT.

« Baptiste » vient trop tard pour ce numéro.

BES PATRIOTES.

CHAPITRE II.

(Suite.)

LE DOCTEUR FRANÇAIS.

— Eh ! bien, voilà un heureux moment pour vous, Pelyen ?

— Heureux ! Français, répondit le jeune homme en souriant d'un air pensif, je n'en sais rien. J'ai assez vécu pour savoir qu'on ne peut qualifier un moment d'heureux ou de malheureux, que lorsqu'il est passé.

Octave Fenillet (Bellah.)

— Ah ! Maurice, reprit tristement Emile, c'est bien mal de votre part, de vouloir me cacher ainsi vos secrets ! Si vos yeux pleurent, c'est que votre cœur saigne ! et j'ai droit de connaître vos douleurs !

Maurice ne répondit point.

— Puisque vous ne voulez rien m'apprendre, continua Emile, je vais vous dire ce que j'ai deviné.

Maurice le regarda avec attendrissement. — Vos projets de révolte cachent un but ; derrière le bruit, l'éclat et la renommée, j'aperçois la solitude, l'isolement et l'oubli. En un mot vous ambitionnez la gloire pour posséder l'amour ! Maurice ! vous aimez et vous me le cachez !

— Eh ! bien, oui, j'aime et vous êtes le seul qui le sachiez ! Tenez, voici le portrait de celle que j'aime !

Emile regarda le portrait ; c'était celui d'Angelina !.....

Pendant qu'Emile semblait satisfaire sa curiosité, Maurice, de son côté, cherchait à lire sur la figure d'Emile, quel jugement l'ami allait porter sur l'amante de son ami.

Emile demeura impassible ; l'homme devint statue.

— Eh ! bien, demanda Maurice, visiblement inquiet, ai-je bien trouvé ?

— Oui, car vous avez un trésor !
— Je le savais : le cœur ne trompe point !
— Quand il est sincère ! Mais dites-moi depuis quand aimez-vous mademoiselle Angelina ?

— Depuis cinq ans.

— Et elle l'ignore ?

— Oui, ou plutôt elle sait être aimée ; car chaque matin une lettre, une fleur nouvelle déposée furtivement sur sa fenêtre, ou dans un mouchoir qu'elle laisse tomber par hasard, lui prouve qu'un cœur inconnu recherche le sien.

— Et ce cœur inconnu, c'est le vôtre ?

— Hélas ! oui !

— Pourquoi ne pas vous faire connaître ?

— Parce que du moment que mademoiselle Angelina saura que je l'aime, tout espoir s'éteindra pour moi !

— Vous croyez ?

— Oh ! vous ne savez point quel noble orgueil il y a chez elle !

— Mais enfin il faut un terme à cet amour.

— Oui, et c'est pour en finir que je veux tenter la gloire ! Je suis las de vivre dans l'incertitude ! Il faut que je sois certain de posséder celle que j'aime ou de la perdre !

— Et quand vous aurez acquis la gloire ?

— Je serai riche ! J'aurai un nom et une fortune pour balancer les dédains d'Angelina et le refus de ses parents !

— Et si au lieu du triomphe vous trouvez la mort ?

— J'aurai, au moins, lié ma cause à celle de ma patrie !

— Vous êtes encore plus heureux que je ne croyais.

— Heureux !

— Oui, puisque le malheur vous couronne à l'âge où les autres hommes ne commencent qu'à léguer la langue de l'amour !

— Vous connaissez donc mademoiselle Angelina ?

— J'ai eu l'avantage de lui parler une fois.

— Ah ! Et vous la jugez....

— Digne de vous !

— Merci ! merci ! maintenant l'avenir est à nous !

— Vous vous trompez Maurice, l'avenir n'est qu'à Dieu !

— Nous pouvons en profiter, veux-je dire, puisque nous avons, maintenant, chacun une étoile pour nous guider ! La vôtre se nomme Miss Flora Hamnett, et la mienne, Angelina Boncœur ! Avec elles, nous pouvons tout accomplir !

Un triste sourire effleura les lèvres d'Emile.

— Vous doutez ? reprit Maurice.

— Non j'espère ; mais je suis triste parce que vous entreprenez une lutte de géants, qui amènera peut-être la ruine de deux amis !

— Je ne vous comprends point.

— Je veux parler de votre projet et non de votre but, non de votre amour mais de votre politique ; et songez que c'est par celle-ci que vous parvenez à la première !

— Eh bien !

—Avez vous songé à toute la grandeur de votre entreprise, à la responsabilité qu'elle vous impose, aux malheurs qu'elle entraîne?

—Oui.

—Avez-vous réfléchi que tous ceux qui seront le plus en votre faveur, tant qu'il n'y aura pour eux aucun danger, seront les premiers à vous abandonner, à vous trahir, à vous combattre et à vous livrer?

—Il n'y aura pour moi ni trahitres ni lâches!

—Pouvez-vous le croire?

—Oui, vous qui jugez si bien les hommes, me les ferez connaître! Recommandés par vous, que puis-je craindre de leur part?

—Nous ne serons pas toujours ensemble!

—Hélas! non! et vous me rappelez que je devrais être parti!

Vous me quittez déjà?

—Oui, je retourne à Montréal!

(A continuer.)

CORRESPONDANCES.

Monsieur le rédacteur,
Après avoir appris par votre journal du mois d'octobre l'arrestation du châtimant dont est menacé, par M. Alex. Drolet, un certain notaire employé au bureau de la Société de Bâtisse de Québec je ne suis pas peu étonné (car c'est bien à moi qu'il lance cette bouffée) de n'avoir pas été encore appelé devant son tribunal à lui rendre compte de ce dont il m'accuse.

Si je viens, M. le rédacteur, vous demander permission de lui répondre, ce n'est nullement pour lui prouver de ses soupçons, car ce serait recommencer ce que vous avez bien voulu faire déjà en commentant son écrit, mais je veux seulement l'assurer que ses menaces ne m'ont pas du tout effrayé, et que s'il a l'audace de les mettre à exécution, je saurai lui faire donner la récompense qui lui sera due. Il se trouve insulté par votre correspondant "Un Jean-Baptiste" qui l'a dénoncé comme un menteur! Ce dernier lui a prouvé clairement. Il ne reste donc plus à M. D. qu'à dire son *mau culpâ* et à regretter de ne l'avoir pas dit plutôt. C'eût été d'autant mieux pour lui de ne rien répondre à la première correspondance puisqu'il devait sortir vaincu de cette lutte, qu'aujourd'hui il se gague rien à mettre devant le public un autre nom que celui qui est responsable, et en tenant cette affaire ennuyante dans l'esprit du lecteur.

Votre etc.

SAM. BENOIT.

4 novembre 1858.

Québec, 9 novembre 1858.

Monsieur le rédacteur,
Vous dites entre autres choses dans un de vos articles qui a paru dans le dernier numéro de l'Observateur ce qui suit:

"Il savait (M. L. . . .) que le ciment employé par la Corporation était fourni par

M. P. G. . . ., conseiller, au même prix qu'offrait de le vendre une personne de Montréal."

Permettez-moi maintenant, M. le rédacteur de vous demander la raison pour laquelle on doit encourager l'industrie des localités étrangères de préférence à celle de sa propre localité, en le faisant je vous serai très obligé?

JUSTICE.

[On ne doit encourager l'industrie étrangère que quand il y a impossibilité à favoriser l'industrie indigène. Si M. P. Gauvreau n'eût pas été conseiller, il eût été du devoir de nos échelons d'encourager ce compatriote; mais dans la position qu'il occupait, il n'y avait qu'un seul cas, où l'on devait acheter son ciment, c'est-à-dire si aucune autre personne ne pouvait fournir le ciment nécessaire au même prix. Alors la délicatesse seule du conseiller eût été en jeu. Mais quand la Corporation de Québec achetait le ciment de M. Gauvreau, conseiller, une maison de Montréal offrait de fournir du ciment au même prix. M. Gauvreau, conseiller, devait s'effacer, mais du moment que M. Gauvreau n'est plus du Conseil, on peut et l'on doit l'encourager de préférence à une personne d'une autre localité, en ayant soin toutefois, du moment que M. Gauvreau n'est point le seul qui en fabrique, de demander des propositions pour le ciment comme pour tout autre article.

Enfin aucun conseiller ne doit faire de profits directs ou indirects avec la Corporation parce que le serment d'office le défend. —Réd.]

Monsieur le rédacteur,

Je vois dans votre journal du 4 courant qu'un ex-déposant de la Caisse d'Épargne de Saint-Roch qui signe "Lex" prétend avoir déposé entre les mains des directeurs de cette institution, une somme de 250; permettre moi de lui dire qu'il est un imposteur pour ne pas dire plus; et que le pauvre homme qui signe "Lex" n'a pas déposé 50 sols! Comme il est l'homme de loi, il devrait *humbler* s'adresser en cour à son honneur le juge Morin et non à la Presse.

UN DIRECTEUR-DÉPOSANT DE LA CAISSE D'ÉPARGNE DE SAINT-ROCH.

Monsieur le rédacteur,

Permettez moi de demander par la voie de votre journal, au capitaine Bureau, pourquoi il n'agit pas envers les hommes de police, avec la même *sevérité* qu'autrefois quand ils manquent à leur devoir? Il est à ma connaissance qu'il fit perdre sa place à un homme de police qui par malheur s'étoit enivré une fois, et dernièrement un sergent de police a commis la même faute et M. Bureau ne l'a point dénoncé! Quand on veut être *strict*, on l'est pour tout le monde également.

JUSTITIA.

Monsieur le rédacteur,
Pourriez-vous me dire ce que M. Baby a l'intention de faire en s'engageant que des surveillants (sûrement) pour bâtir les quais? Pourriez-vous me dire aussi pourquoi l'engagement de préférence à d'honnêtes et braves ouvriers pauvres, un tas de *ravard* qui sont tous ses amis ou ses protégés, et qui pour gaspiller plus vite l'argent du public, *verloppent* le bois nécessaire pour des quais qui ne requièrent que du bois brut?

BYBA.

ANNONCES.

A VENDRE.

Un emplacement de 30 pieds de largeur sur 60 de profondeur avec une maison en bois, à une étage, située faubourg Saint-Roch, rue Saint-Antoine numéro 62. — Aussi une boutique de boulanger en pierre à deux étages; le tout en bon état. Conditions faciles. S'adresser sur les lieux au propriétaire N. Minguy.

3 septembre, 1858.

MÉDAILLES ET DIPLOMES

Obtenus aux Exhibitions de Londres, Paris et New-York.

JOSEPH BARBEAU,
BOTTIER ET CORDONNIER,
72 GRANDE RUE ET FAUBOURG SAINT-JEAN.
QUÉBEC.
COUTRES DE TOUTES SORTES, ETC.

A VENDRE.

UNE MAISON en bois et à deux étages située au faubourg Saint-Jean, rue Richelieu. Conditions avantageuses, titres incontestables.

S'adresser au soussigné,
L. M. DARVEAU,
Notaire,
Rue Richelieu, no 26.

10 mai 1858.

P. C. HUOT, notaire, a ouvert un bureau dans sa demeure actuelle, No. 22, rue Craig, St-Roch, Québec, 1er juin 1858.

L. M. DARVEAU, notaire, tient son bureau d'affaires, dans le faubourg Saint-Jean, rue Richelieu, numéro 59.

L'OBSERVATEUR paraît une fois par semaine: le mardi. Le prix de l'abonnement est de cinq chelins par année, *parabols d'avance*. Chaque numéro se vend quatre sous.

L. M. DARVEAU, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR.